

Commentaires

Numéro 7, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1982). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (7), 8–10.

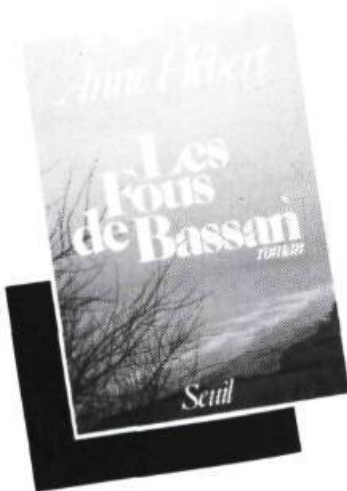
LES FOUS DE BASSAN

Anne Hébert
Seuil, 1982

Le 31 août, dernier jour de l'été 1936, Nora et Olivia Atkins ont été englouties par la mer. Assassinées, au sortir de l'enfance, par leur cousin Stevens. Celui-là même pour qui elles nourrissaient tant de désirs vivement éprouvés dans leurs corps de jeunes femmes gonflés d'une vitalité nouvelle. Depuis, le temps s'est arrêté à Griffin Creek.

Le récit de cet été 1936 et des événements qui ont marqué la nuit du 31 août nous parvient par le biais de livres ou de lettres attribués tout à tour à un des habitants du village. Dans chacun d'eux, on retrouve des récurrences, mais aussi des éléments nouveaux et un éclairage différent. Par delà la simple relation ou la création d'un suspense autour du double meurtre, ces voix ressuscitent l'été 1936, le ramènent à la mémoire avec toute sa charge d'émotions et de sensations. Par touches successives, Anne Hébert crée Griffin Creek, cette «terre originelle, féroce et sauvage». Nous posons pied dans ce village dont pas un détail ne nous échappera, pas même les odeurs qu'exhalent le jardin de la cousine Maureen. La clameur des oiseaux et de la mer nous emplira les oreilles en cet été où le soleil fera éclater la vie dans les champs comme dans le corps et le cœur des habitants de Griffin Creek.

Dans ce décor où les éléments exercent une telle force d'attraction et d'effroi, s'affronteront des créatures intenses, passionnées, habituées par des puissances qui les subjuguèrent. Il faudra donc en tenir



compte dans l'appréciation de leurs actes. D'autant plus que l'enjeu n'est pas mince puisque c'est de vie et de mort qu'il est question ici.

Claire Côté

LA STATUE DE FER
Guy Cloutier
VLB éditeur, 1982

Une statue pour rendre hommage aux travailleurs de la mine. Prétexte. Plantez cette statue dans un parc. Entourez-la de déchets. Les déchets dans la verdure. Ramassez des jeunes, chômeurs, qui viennent jaser, prendre un coup, s'amuser, masturber cette statue

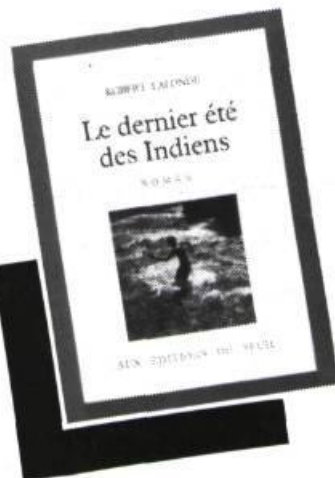
comme on fait des grimaces aux aînés. Étranglez des mots dans la gueule de ces personnages, et l'instant d'après, la parole qui explosera sera violence, agressivité, mort; inconfort du lecteur, du spectateur.

Le premier texte dramatique de Guy Cloutier, par la superposition de ses soliloques, ses incantations, ses sous-entendus, force l'arrêt, la réflexion. Quand le meurtre d'un homme ne doit pas modifier la dynamique quotidienne d'un lieu fermé, Schefferville ou un autre; quand les Kenny Stark et Gérard Chaloux ont entre 30 et 40 ans; quand les vieux écartent les plus jeunes du droit de parole, il faut alors regarder et interroger à nouveau les lieux et les agents du pouvoir. Ce texte reprend des questions connues, c'est certain. Mais il les pose à ceux-là mêmes qui hier les posaient encore.

Gaston Richard est chômeur; Robbie Baker, l'exvedette du club de hockey local, l'accidenté, refuse la mine. C'est lui qui tentera de perpétuer la mémoire de son ami montagnais Jérôme Mestenepeo. Wilson Chaloux complète le portrait des hommes: c'est l'adolescent inconscient qui voudrait bien être grand et fort. Les personnages féminins inquiètent davantage. Johanne Mallet est la seule des jeunes qui travaille. Consciente de sa force, elle s'opposera à Robbie et à Stark, qui la brisera. Son discours incohérent, dans les derniers moments de la pièce, porte la marque du personnage désamorcé. Martine Chaloux, la plus jeune du clan, modifie la perspective. Elle part pour ailleurs. Seule. Avec quel pouvoir?

La seconde partie du livre est peu coutumière. À propos d'une création est la transcription d'une entrevue de l'auteur, de Michelle Rossignol, metteur en scène de la création, et de Jovette Marchessault, écrivain. Simplement, il et elles parlent du processus de création, du travail sur l'oeuvre, de cette sorte de coresponsabilité de divers agents en face d'une oeuvre, principalement, de *La statue de fer*.

Gérard Cossette



LE DERNIER ÉTÉ DES INDIENS

Robert Lalonde
Seuil, 1982

Le dernier été des Indiens est le deuxième roman de Robert Lalonde. Son premier, *La belle épouvante*, lui avait valu le prix Robert-Cliche en 1981. Beaucoup mieux structuré et plus dense que le premier, ce récit comporte encore certaines longueurs, notamment quand l'auteur argumente en faveur du mode de vie des Indiens et réfléchit sur l'attitude des habitants du village face à la politique. Ces passages

créent des ruptures dans ce texte où Robert Lalonde oppose deux mondes en nous les révélant essentiellement par le biais des sens. La définition et la vision de ces deux univers nous seront données par un garçon de treize ans et demi. Dès lors, les discours ne conviennent guère. D'ailleurs, on n'en trouve que bien peu de traces ici. Les événements relatés se déroulent au cours d'un seul été. Mais ils prennent toute leur signification dans ces allusions au grand-père qui avait épousé une Indienne et dont son petit-fils se réclamera par son attirance pour le mode de vie de ceux qu'on a confinés dans une réserve. Il s'agira pour lui non seulement d'assumer la montée du désir et de la vie qui naît en lui, mais aussi d'assurer la continuité. Tournant le dos aux blancs (représentant la loi, l'ordre, la vie moulée par les préjugés, les convenances et les mesquineries), il passera tout le temps qu'il pourra en compagnie des rouges, ceux dont nous aurions eu tant à apprendre si nous avions pu cohabiter différemment. Le propos du livre est simple et clair, ce qui ne réduit aucunement l'intérêt de la lecture.

Il y aura cet appel de la liberté et la découverte de son corps, de sa sexualité pleinement assumée avec cet Indien qui la lui révélera dans toute sa beauté. Le plaisir, sujet tabou s'il en est, ne manquera pas d'attirer sur lui les foudres du clan. À l'automne, la séparation sera définitive: sa famille le conduira au pensionnat. Il restera cependant le souvenir, ainsi qu'une «mémoire vorace» et un «désir têtue».

Claire Côté



LA DUCHESSE ET LE ROTURIER

Michel Tremblay
Leméac, 1982

J'attendais le dernier Tremblay avec impatience, parce que j'aime ses personnages, le Plateau Mont-Royal, l'humour et la tendresse, la nostalgie et la vitalité. Et j'ai retrouvé Thérèse et Pierrette, Marcel, la grosse femme, Albertine, Duplessis et Édouard avec la même émotion. Ou presque... les retours dans le passé pour expliquer ce que vivent les personnages m'ont semblé trop distincts des autres parties du roman, les tableaux forts du texte trop délimités, les personnages plutôt isolés. Trop ou trop peu... il n'y a pas dans *La Duchesse et le roturier* la fluidité qui ravissait dans les deux précédentes chroniques. Il n'y a pas cela, mais il y a des scènes, des fresques historiques incroyables: le burlesque québécois est un personnage dans ce roman de Tremblay, et l'auteur en parle avec beaucoup d'amour, crée, recrée avec une verve savoureuse (classique chez lui), la Poune, Juliette Pétrie, Denis Drouin, le Théâtre National, l'Arcade, le Palace... Et le Plateau, où Tino Rossi vint chanter en

1947... «Marinella», «Le temps des cerises» et «J'attendrai», qui émurent la grosse femme et Albertine. Et qui m'émurent aussi parce que c'est précisément ce soir-là qu'Édouard décida d'assumer «sa» différence. Il se choisit définitivement duchesse; s'il y avait encore un peu de roture en-dessous du vernis, le choix était fait: il ne cessait plus de perfectionner son personnage. Ça vaut la peine de lire le roman seulement pour ce passage, lyrique, vrai, «tremblayien» (?). J'attendrai des nouvelles d'Édouard, de Paris, avec impatience parce que le Plateau Mont-Royal, malgré ses faiblesses, m'est douillet et cher au cœur.

Christine Brouillet

P.S.: Je viens de revoir «Les enfants du Paradis», et le Marcel de Tremblay a des élans merveilleux et fous qui rappellent un peu ceux du Baptiste de Prévert...



L'AMOUR LANGUE MORTE

Solange Lévesque
HMH L'Arbre, 1982

Une femme: Sylvia. Un

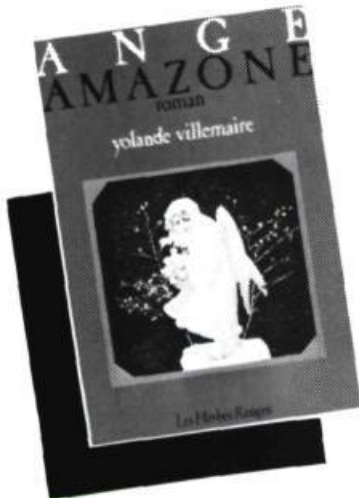
roman: celui de son quotidien tirillé sans cesse par la difficile question de ses émotions, de ses sentiments. *L'amour langue morte* écrit en effet ce moment d'une vie où rien ne séduit plus, où le présent, surpris par le vide des désirs et la solitude, chemine lentement d'un passé accompli à un avenir essentiellement incertain.

«Ma vie est sous le signe de l'intérim», écrit Sylvia dans une lettre à son amie Geneviève. La narration met à jour les multiples données de fiction qui motivent cet entre-deux. D'abord Nelle, l'amie d'enfance, avec qui le contact devient graduellement impossible. Ou Philippe, l'amant délaissé, et Geneviève, partie étudier à l'étranger. Puis Gabriel, le seul qu'elle voit encore, celui qui lui donne «le goût de désirer», et avec qui peut-être la vie pourra reprendre sens, à l'image de ces oeuvres de Jérôme Bosch par le biais desquelles ils accèdent l'un à l'autre.

La constatation de cet état de manque, ainsi que des avenues possibles, se fait par une écriture qui épouse avec grande efficacité les mouvements mêmes de la pensée et les humeurs de la vie. En effet, ce roman est divisé en une vingtaine de sections qui brosent chacune (à la façon des dessins qui les accompagnent), à partir souvent de détails très simples, les contours et les variations d'une parole à laquelle on ne peut éviter de s'identifier. Il en est de même pour le rythme des phrases: très syncopé et varié. Cette dynamique, allée au souci d'économie, à la retenue de cette écriture où, pour ainsi dire, il n'y a pas un mot de trop, rend remarquablement compte

de ce que l'amour et l'amitié recèlent, bien sûr, de plaisirs, mais surtout de tensions et d'ambiguïté.

Bernard Gilbert



ANGE AMAZONE
Yolande Villemaire
Herbes rouges, Lecture en Vélopiède, 1982

Lire Yolande Villemaire c'est, après le plaisir et la surprise, participer à l'élaboration d'une fiction prodigieuse. C'est reconnaître simultanément, avec une évidence désarmante, l'écart et l'identité entre vivre et écrire.

L'imaginaire produit, entre autres, des anecdotes, des rêves, des fantômes, des symboles. Dans *Ange Amazone*, toutes ces dimensions du discours de l'imaginaire se projettent sur la page, exacerbés par le désir d'une inscription délirante et «totale». Les enjeux sont ceux de la surenchère, de la démesure. Ils permettent de circuler librement à travers une multitude d'états de réalité.

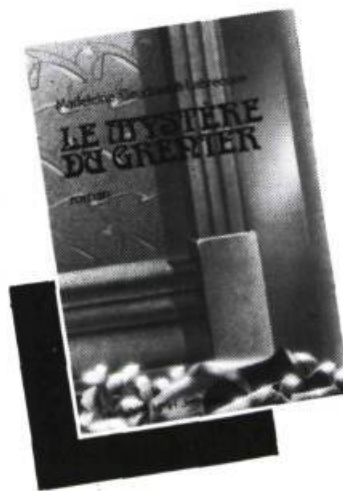
Bien sûr, la fiction a certaines entrées privilégiées

pour soutenir ses excès. La mémoire: «Imagine, Miguel, imagine un seul instant ce que sera l'espace si la mémoire nous revient». La mémoire pour se souvenir de toute sa ou ses vies, d'hier et de demain, à travers tous les temps, tous les espaces. En Chine, en France; dans le corps de Theophilus Mistère, «alchimiste en croisée» ou celui d'Ottawa, grand chef amérindien. Il y a aussi le sommeil, la fièvre, l'alcool, les différents mudras: autant d'incitations au voyage, autant de tremplins pour que la réalité rejoigne et transcende par l'écriture ses propres frontières et nous entraîne avec elle. Yolande Villemaire met tout en oeuvre pour trafiquer nos références. Elle y substitue celles d'une prose dégagée de l'impératif traditionnel de la ressemblance et de la reproduction. Elle y inscrit un tissu spatio-temporel qui, s'il fonctionne comme celui du rêve, n'en est pas moins le reflet d'une réalité autonome: celle du texte.

Bien que tenant de l'anarchie et du désordre comme possibilités du discours, ce texte ne manque d'aucune assurance structurale. Chacune des huit parties du roman prend son origine (sauf une) dans ce lieu géographique qu'est l'archipel d'Hawaï, pendant un voyage (évidemment) et emploie presque exclusivement la forme épistolaire. Cette volonté d'inclure son propre interlocuteur, fictif ou non, dans le texte même, n'est pas nouvelle chez Yolande Villemaire (voir *La vie en prose*). Dans *Ange Amazone*, cet autre agit au départ, comme destinataire du texte, s'identifiant au lecteur, celui à qui la narratrice

en voyage écrit son «histoire». Par contre, au-delà de ce constat de communication, la référence à l'autre représente cet engagement d'une écriture qui, dévouée à la fiction, nous parle dans le mouvement même de la vie.

Bernard Gilbert



LE MYSTÈRE DU GRENIER
Madeleine Gaudreault-Labrecque
Hurtubise HMH
Jeunesse, 1982

Quelle fascination exerçait sur moi le grenier de la maison de ma grand-mère et tous ses trésors: livres jaunés et cahiers de classe, vêtements, chapeaux et chaussures d'autrefois (déguisements magnifiques en passant). J'en venais presque à espérer la pluie pour qu'on m'autorise à y jouer. Quels rêves éveillés, quelles histoires, quels mystères allions-nous inventer aujourd'hui?

C'est un peu tout cela que nous revivons avec Marianne et le grand mystère qui entoure le grenier de sa grand-mère, Isabelle

Chapleau, chez qui elle passe une partie de ses vacances d'été. Rêve ou réalité, cette musique qui provient du grenier, la nuit? Jusqu'où Marianne poussera-t-elle ses recherches pour percer le secret? Ira-t-elle jusqu'à commettre une intrusion dans le passé de sa grand-mère?

Quelle belle relation les unit! Pleine d'amour et de respect. On peut sentir toute une complicité entre elles. Marianne apprend peu à peu à connaître Isabelle Chapleau adolescente, puis femme aux espoirs perdus.

France Pérusse

NOUVEAUTÉS

- La ville aux gueux**
Pauline Harvey
Pleine Lune
- La charge des sangliers**
Alice Parizeau
Pierre Tisseyre éd.
- Picture theory**
Nicole Brossard
Nouvelle optique
- Je m'égalomane à moi-même**
Sol
Stanké
- Adréaline**
Yolande Villemaire
Noroît
- Autoportraits**
Marie Uguay
V.L.B. éd.
- Les pays étrangers**
Jean Ethier-Blais
Leméac
- Les amantures**
Bertrand Gauthier
Libre Expression
- Rétroviseurs**
Jean-Marie Poupart
Leméac
- Invariance**
Marie-Josée Thériault
Noroît
- Traces**
Marcelle Roy
V.L.B. éd.